



À propos des **éponymes** :

150 ans de construction du discours

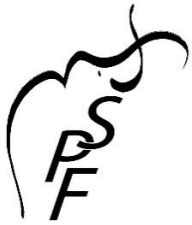
scientifique autour des **gisements**

de **référence**

en **Préhistoire**

RSF





À propos des *éponymes* : 150 ans de construction du discours scientifique autour des gisements de référence en Préhistoire

Mâcon – Solutré – Châtelperron – Chassey-le-Camp, 26 au 28 mai 2025

Dans le cadre de ses séances scientifiques annuelles, la Société préhistorique française organise une table ronde consacrée à la fabrique et au succès des éponymes en Préhistoire. Réalisé en partenariat avec le ministère de la Culture et l'UMR 5608 (Traces), cet événement se tiendra du 26 au 28 mai 2025 dans les locaux du Conseil départemental de Saône-et-Loire à Mâcon.

Si le recours à l'éponyme est un procédé de formation des termes très productif, il reste un phénomène sociologique encore très peu étudié par les historiens des sciences. Hérité des premières classifications industrielles, son usage en Préhistoire cristallise au point de tension de deux traditions académiques : naturaliste tout d'abord, qui fonde de longue date sa pratique sur les principes de l'association stratigraphique ; historique ensuite, à laquelle il emprunte les outils de la typologie archéologique. Devant la diversité des assemblages et des configurations rencontrées, l'éponymie présente le double avantage d'étendre presque à l'infini les possibilités de dénomination, en mettant à disposition des scientifiques le répertoire des toponymes tout en fournissant des stratigraphies directrices pour saisir l'évolution des sociétés et apprivoiser la profondeur des temps préhistoriques. Dans ce contexte, le projet de distinguer des *époques* au sein de ce vaste champ chronologique a très tôt tiré profit de ces atouts, chaque étage recevant, comme en géologie, le nom de la « *localité la plus connue et la plus typique* » (MORTILLET 1869 : 173), décliné dès 1872 sous la forme d'un adjectif, conformément aux règles de nomenclature préconisées par Alcide d'Orbigny dans le domaine de la paléontologie stratigraphique.

De ce point de vue, les sites éponymes sont intimement liés à la définition de la Préhistoire en tant qu'espace de savoir autonome sur les origines de l'Homme : ils constituent des jalons privilégiés pour saisir les étapes qui ont conduit à la formation intellectuelle de la discipline ; incidemment, ils en augmentent aussi la charge mémorielle et il convient donc de s'interroger sur la valeur épistémologique de vestiges qu'ils renferment et des représentations qui s'y rapportent.

Il apparaît également utile de questionner les motivations de l'éponymie et ses nécessités historiques : au-delà du gisement lui-même et de sa représentativité, une telle problématique suppose d'abord résolument le contexte des découvertes et les conditions de leur réception, à travers notamment la figure de médiateur du fouilleur ; elle implique également de comprendre les ressorts sociologiques de ces choix, à la lumière des positions établies et des enjeux institutionnels.

En cela, l'éponymie résulte d'une construction réciproque entre l'archéologue et le gisement ; bien plus, elle procède presque toujours par accréation des travaux de plusieurs générations de chercheurs. La plupart des sites éponymes ont été découverts très tôt, dès les années 1860, impliquant un retour périodique des archéologues sur le terrain pour questionner l'exemplarité du *locus typicus*. Depuis plus d'un demi-siècle, la reprise des fouilles sur les gisements qui fondent le projet préhistorien apparaît ainsi comme une pratique régulière, dont le caractère d'originalité doit ici être interrogé. Depuis une dizaine d'années, des chercheurs issus d'horizons scientifiques divers (archéologues, historiens des sciences, etc.) ont repris les études sur certains de ces sites, entraînant presque toujours une reprise des travaux sur le terrain et une révision

critique des données anciennes. Dépassant la perspective d'une recherche procédant par accumulation successive, les équipes engagées se sont donné les moyens d'éviter l'écueil d'une simple narration historique visant à fonder la dette intellectuelle de la Préhistoire vis-à-vis de ses références ; à contre-courant, elles abordent les éponymes comme des objets d'étude « totaux », mettant en lumière la complexité et la richesse de leur contenu scientifique et historiographique.

Cette convergence d'intérêt autour des « stations classiques » et des gisements de référence offre l'opportunité de procéder à une première évaluation des acquis de leur réexamen. Il ne s'agira pas uniquement, à travers ces journées d'étude, de se livrer à un inventaire des recherches récentes ou d'en livrer l'essentiel des résultats. Il conviendra surtout d'insister sur les problématiques posées, les stratégies d'analyses retenues, les outils et techniques convoqués pour interroger les sites éponymes.

Par-delà les questions méthodologiques, particulièrement significatives dans ce contexte (du fait de la récurrence des fouilles de ces gisements et du poids de l'histoire de la recherche), il conviendra également de prendre en compte les acquis majeurs des travaux récents pour la connaissance des gisements et des conditions d'exercice des préhistoriens depuis le second tiers du XIX^e siècle à nos jours. Sous cet aspect, des communications de portée générale, visant à restituer la pratique de l'éponymie dans le contexte plus général du développement de la science préhistorique, pourront utilement venir éclairer le propos monographique. Elles chercheront notamment à questionner les conditions de son succès ou de son refus, en fonction des trajectoires et des configurations historiques envisagées.

La table ronde se déroulera pendant une journée et demie (26 mai après-midi, 27 mai matin et 28 mai matin) et sera divisée en trois sessions. Chacune d'entre elles sera introduite par le président de séance. Six à huit communications, d'une durée de 15 min suivies de 5 min d'échange avec la salle, permettront d'enrichir les débats. Les sessions s'achèveront par une discussion plénière.

Les thématiques retenues pour chacune de ces sessions sont les suivantes :

1. *La forge de l'éponyme : motifs intellectuels et nécessités historiques.*
2. *Le choix de l'éponyme : études de cas.*
3. *Actualité de la recherche autour des gisements de référence en Préhistoire.*

Les actes de cette table ronde seront publiés dans la collection des *Séances de la Société préhistorique française*. Une visite du musée départemental de Préhistoire de Solutré sera proposée aux participants le lundi 26 mai 2025 en soirée, ainsi que deux excursions à la « Grotte des Fées » de Châtel Perron (Allier) l'après-midi du mardi 27 mai 2025, en partenariat avec Préhistorama, et au Camp de Chassey (Saône-et-Loire), l'après-midi du mercredi 28 mai 2025, en partenariat avec le CIAC.

Raphaël ANGEVIN
Service régional de l'archéologie
DRAC ARA (Clermont-Ferrand)
UMR 7041 – *ArScAn*

François BON
Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
UMR 5608 – *Traces*

Mathieu LEJAY
Géoarchéon
UMR 5608 – *Traces*



solutré



COMMUNES
DE CHÂTELPERRON
ET CHASSEY-LE-CAMP

SESSION 1 – *LA FORGE DE L'EPONYME*



L'éponymie dans la sémiologie du discours des paléolithiciens. La préhistoire est-elle en partie prisonnière d'une terminologie figée et désormais obsolète ?

Nelly CONNET¹

Au cours de l'édification de la discipline préhistorique, l'identification d'objets et d'assemblages d'objets par une dénomination unique empruntée ou dérivée du lieu de découverte premier, ou parmi les premiers, est rapidement adoptée par la communauté des archéologues. Cette qualification par éponymie a permis de construire, en une centaine d'années, une classification chronoculturelle propre au Paléolithique. D'une façon assez logique, la parution de dictionnaires de préhistoire à partir des années 1970, dont certains à dessein typologique, fixe cette terminologie (Brézillon 1968, Leroi-Gourhan 1988 parmi les premiers).

Depuis cette époque, il semble que l'éponymie ne fasse plus recette en archéologie paléolithique, la typologie telle qu'établie il y a maintenant plus d'un siècle étant devenue en partie obsolète. En effet, pour M. O'Farrell et J. Pelegrin, « *il n'y a pas de site ou de type "de référence" autre, à la rigueur, qu'à valeur historique dans l'histoire de la recherche* » (Pelegrin et O'Farrell 2005). Voilà qui est dit et balaie toute analyse basée sur une typologie et, au-delà, toute velléité de comparaison typologique. Et effectivement, si la littérature scientifique propose encore des listes de types d'objets, elles n'ont plus valeur de comparaison, mais uniquement d'inventaire.

Pourtant, à moins de penser que tout a été découvert, qu'il ait été bien ou mal classifié il y a plus d'un siècle, ce constat interroge sur la façon de « définir » aujourd'hui les objets. La construction du langage de la discipline paléolithique offre aujourd'hui des moyens étendus de description intelligible par tous mais ne propose que très rarement de nouveaux mots-concepts, et l'on peut s'interroger sur cette frilosité. En outre, elle peine à se détacher d'une typologie héritée devenue pour partie au moins obsolète. L'exemple le plus emblématique en est peut-être le « grattoir caréné » qui, s'il n'est plus ni un outil ni un objet signature de l'Aurignacien, reste un terme intelligible par tous et largement usité dans la littérature scientifique actuelle.

Nous proposons de poser des questions sur les termes du discours employés par les préhistoriens et de mettre en lumière les obstacles d'ordre épistémologique inhérents à la dénomination topographique des cultures du Paléolithique récent en Europe de l'ouest.

PELEGRIN J. et O'FARRELL M. (2005) – Les lamelles retouchées ou utilisées de Castanet, *In* : Bon F., Bordes J.-G., Lebrun-Ricalens F., Productions lamellaires attribuées à l'Aurignacien : Chaînes opératoires et perspectives technologiques, actes du XIV^e congrès de l'UISPP, Liège (2001), *ArchéoLogiques* 1, Luxembourg, p. 103-121.

¹ Inrap et UMR 7041 – *AnTET*.

La toponymie paléolithique : politiques locales, politiques globales

Nathan SCHLANGER²

Tout comme dans d'autres champs sociaux et scientifiques, la désignation en archéologie préhistorique n'a rien d'anodin. Les gisements, les périodes et les industries – y compris la notion même d'« industrie », appliquée aux « produits » de la taille de silex – véhiculent par leurs noms des perspectives et des pris-partis, avec parfois des incidences historiques et idéologiques importantes. Tel est le cas de la terminologie européenne (et essentiellement française), lorsqu'elle se diffuse à travers le monde à partir du dernier quart du XIX^e siècle – il lui faut à la fois établir son originalité et son antériorité propre, et en même temps assurer sa compatibilité entière avec la périphérie, en un moment où l'universalité de l'âge de pierre est encore débattue. Avec l'émergence d'écoles de recherches hors d'Europe, notamment en Afrique sub-saharienne, la validité de notions telles « Acheuléen » ou « Levallois » sera remise en question, que ce soit pour des raisons empiriques ou idéologiques que je propose d'exposer brièvement ici.

² École nationale des Chartes et UMR 8215 – *Trajectoires*.

Le cimetière des éponymes : entre fossiles et fantômes, histoire contrefactuelle des réformes manquées de la taxinomie paléolithique, d'Édouard Piette à Denis Peyrony

Yann POTIN³

La communication se propose de revenir sur l'histoire de la classification paléolithique selon une démarche contrefactuelle, prenant en compte les éponymes qui n'ont pas, mais aurait pu, réussir à s'imposer. Si la théorie des trois « âges » (pierre, bronze et fer) se fixe dès 1836 avec Thomsen (en s'inspirant des savoirs gréco-romains, voyez le *De Natura Rerum* de Lucrèce) et si Lubbock subdivise l'âge de la pierre en deux en 1865 par le recours à deux néologismes à la vie dure (Paléo-/Néolithique), la taxinomie préhistorique ne tarde pas à s'inspirer des pratiques éponymiques de la géologie, fondés sur les fossiles paléontologiques. Dès 1867, et au plus tard en 1872, les subdivisions du Paléolithique, avant celles du Néolithique, s'appuient, c'est bien connu, sur un transfert de fossiles (directeurs) : de Mortillet, précisément parce qu'il n'est pas paléontologue de formation, transpose et ajuste les sous-âges paléontologiques de Lartet de 1861 (Ours, Mammouth, Renne et Aurochs) en se fondant sur l'industrie lithique. Transfert de paradigme, certes, mais aussi de légitimité savante, qui forge, pratiquement de toute pièce – c'est le cas de le dire – l'Acheuléen, le Moustérien, le Solutréen et le Magdalénien. La quadripartition initiale est aussi une façon de rendre hommage aux fouilles effectuées entre 1859 et 1866, par trois Pères de l'Église préhistorienne en formation – Boucher de Perthes, Lartet et Arcelin – Mortillet se réservant, en bon démiurge, la place du quatrième Père fondateur. Malgré un succès immédiat, arc-bouté sur les collections du Musée de Saint-Germain-en-Laye, la remise en cause du « système » Mortillet fut en réalité précoce : dès 1880, Piette, paléontologue (de l'ère secondaire) avant d'être archéologue passionné, s'attache à démultiplier les éponymes, en déclinant leur détermination par une combinaison directrice de la faune fossile, de l'industrie lithique et surtout de l'art mobilier – à partir des sites pyrénéens qu'il fouille sans relâche depuis 1871 et jusqu'en 1897.

Prétendant faire de l'éponymie une science exacte, y compris sur le plan étymologique, Piette a perdu son pari : de ses taxons éponymiques ne demeure aujourd'hui qu'un vaste cimetière, peuplé de rares survivants (voir ci-dessous la communication sur l'Azilien) mais aussi de quelques fantômes ; à partir de 1905, Breuil saura par exemple s'appuyer sur son « Papalien » pour (commencer à) faire admettre l'Aurignacien, brièvement retenu par Mortillet, puis systématiquement refusé et refoulé par lui et ses disciples. Cela n'empêchera pas le même Breuil, en 1909, de mettre définitivement à bas la profuse taxinomie de son maître, pour faire admettre en 1912 sa propre « réforme » des célèbres « subdivisions du paléolithique supérieur ». Il s'offrira, par la suite, la possibilité d'introduire de nouveaux éponymes, notamment pour le paléolithique inférieur et moyen, tout en veillant à actualiser sa classification et à contenir toute tentative de réforme ou de fièvre éponymique baptismale que chaque « dernier site découvert en date » pourrait faire advenir. Il faut dire que Breuil s'estimait sans aucun doute s'y connaître en matière de baptême, sinon de réforme ! Au total, de par son long magistère sur le champ savant préhistorique français et international, Breuil a contribué à faire de l'éponymie paléolithique française un référent national centralisé, transposable par équivalence hors des frontières. A cet égard, la proposition « périgordienne » de Peyrony à partir de 1933, ajustant le ressort administratif acquis par ce dernier sur la taxinomie paléolithique supérieure, prend la forme d'un coup d'État « fédéraliste », et bientôt d'une hérésie. En modifiant l'échelle éponymique – non plus à partir d'un site de référence, mais d'une région entière (aux frontières indécises, tributaires de la féodalité médiévale) – le savant périgourdin aura su perturber durablement le jeu des références chrono-culturelles, au point de susciter, après sa mort, l'émergence d'un (ultime ?) nouveau bouquet d'éponymes.

³ Archives nationales, IDPS (Université Sorbonne Paris-Nord), CRFJ (UAR 3132) et UMR 5608 – TRACES.

Le musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco : une institution au cœur des débats scientifiques sur les cultures et faciès éponymes

Elena ROSSONI-NOTTER⁴, Olivier NOTTER⁴ et Abdelkader MOUSSOUS⁴

Le Musée d'anthropologie préhistorique de Monaco a marqué de son empreinte l'histoire des sciences en préhistoire. Dès la fin du XIX^e siècle, l'institution s'est distinguée par une approche interdisciplinaire et par sa capacité à fédérer un réseau scientifique et mécénal. Responsable de fouilles majeures, comme celles aux Balzi Rossi (grottes de Grimaldi en Ligurie, Italie), à la grotte de l'Observatoire (Monaco), elle fut aussi partenaire de recherches sur des sites emblématiques tels que le Castillo ou Altamira (Espagne).

Ses équipes sont non seulement associées à des découvertes de référence, mais ont été un catalyseur d'échanges scientifiques internationaux, autour de sites et de faciès techno-culturels éponymes, (e.g. Clactonien, Aurignacien, Gravettien), tout en contribuant à la mise au jour d'inhumations gravettiennes aux Grimaldi et à l'analyse de l'art pariétal.

Par son implication et ses méthodologies modernes, l'institution a influencé à sa manière l'évolution de la recherche en préhistoire. Ces apports se sont illustrés lors du congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de 1906, où les découvertes locales ont enrichi les discussions scientifiques sur les pratiques funéraires et les cultures préhistoriques. Aujourd'hui encore, le Musée poursuit ses travaux avec une dynamique novatrice, explorant des sources historiographiques inédites - documentations scientifiques partagées dans cette communication – tout en menant de multiples fouilles et programmes de recherches, consolidant le statut centenaire d'autorité et de référence scientifiques dans l'étude des cultures préhistoriques.

⁴ Musée d'anthropologie préhistorique de Monaco, fondation Albert 1^{er}.

« Moustérien ! » : un éponyme à l'épreuve du temps

Audrey VINCENT-PENNEC⁵, Louise MONTAIGNE⁶, Julie PERROTTE⁷, Erwan VAISSIE⁵, Stéphanie BONILAURI⁸, Laurence BOURGUIGNON⁶, David HERISSON⁹, Marina PAGLI¹⁰ et Sylvain SORIANO⁹

La découverte en 1863 de l'abri sous roche du Moustier, dans la vallée de la Vézère, succède de près à la fondation de la Préhistoire et à la reconnaissance de la « haute antiquité de l'Homme » par l'Académie des sciences en 1859.

Pour l'étude des périodes anciennes, le « Moustérien » apparaît inextricablement lié à la fois à la naissance et à l'évolution de la discipline, mais également à l'étude de cette humanité ancienne et plurielle, à travers la figure de « l'Homme de Néandertal ».

L'éponyme est d'abord désigné comme « localité-type » sous la plume de Gabriel de Mortillet (1873) pour caractériser la deuxième période du Paléolithique en prenant appui sur deux fossiles directeurs pour l'industrie lithique : « les pointes de silex retailées d'un seul côté et les racloirs ». Il devient ensuite synonyme d'une « technique de taille » (Bordes 1961). Il partage un moment une trajectoire évolutive avec le Levalloisien (Pradel 1954).

Au fil des décennies et de l'avancée de la recherche, chacune de ces frontières va être repoussée. Les industries moustériennes, tout d'abord, toujours conjuguées au pluriel, s'exprimeront par des productions diverses (Moustérien de type Ferrassie, Moustérien de Tradition Acheuléenne, etc.) où la « variabilité » constitue le maître-mot. Au départ confiné à l'Europe de l'Ouest, le Moustérien va étendre sa géographie à plusieurs continents. Enfin, la profondeur du temps va marquer son empreinte, et le « Moustérien », d'abord cantonné à la dernière glaciation, va finir par englober plusieurs cycles climatiques et centaines de milliers d'années.

Plus de 160 ans après la découverte de l'abri du Moustier, l'accumulation des recherches sur cette période et ces industries souligne invariablement la diversité et la pluralité (géographique, technologique, chronologique et anthropologique) des expressions moustériennes. D'avoir été figé très tôt, le Moustérien est-il désormais un éponyme si large qu'il en deviendrait vide de sens ? Pourtant, il continue d'être régulièrement mobilisé, parfois même au singulier, ce qui interroge sur sa construction historique et sémantique. Quelles réalités recouvre-t-il aujourd'hui et quels usages continue-t-on d'en faire ? Doit-on réviser et restreindre la définition des industries dites « moustériennes », tant sur le plan géographique, que culturel, et si oui, quelles limites instaurer ? À l'épreuve du temps court de la recherche comme celui du temps long de la période qu'il continue de désigner aujourd'hui, le terme de « Moustérien » constitue en lui-même un objet d'étude fascinant que nous nous proposons ici d'explorer.

BORDES F. (1961) – *Typologie du Paléolithique ancien et moyen*, Bordeaux, Delmas, 101 p.

MORTILLET G. (DE) (1873) – Classification des diverses périodes de l'âge de la pierre, in *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*, Bruxelles, C. Muquardt, p.432-499, pl. 18-23.

PRADEL L. (1954) – Le Moustérien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 51, 8, p. 35-43.

⁵ Paléotime et UMR 7041 – AnTET.

⁶ Inrap et UMR 7041 – AnTET.

⁷ UMR 7041 – AnTET.

⁸ CNRS et UMR 7194 – HNHP.

⁹ CNRS et UMR 7041 – AnTET.

¹⁰ DRAC Hauts-de-France et UMR 7041 – AnTET.

Les fouilles d'Henri Delporte à Châtelperron (1951-1962) ou comment un malentendu peut emporter l'éponymie... Quelques réflexions à partir de la révision du stratotype de la « Grotte Effondrée » (*Palier sud*)

Raphaël ANGEVIN¹¹, Klaus HERKERT¹², Mathieu LEJAY¹³, Marie-Cécile SOULIER¹⁴, Heike WÜRSCHER¹², Gérard VERNET¹⁵, Mickaël BAILLET¹⁶, Xavier DEROBERT¹⁷, Thibaud DEVIE¹⁷, Thibaut DEVIESE¹⁸, Harald FLOSS¹², Giulia GALLO¹⁹, Jean-Jacques HUBLIN¹⁹, Elisabeth LACOSTE²⁰, Sérgio PALMA-LOPES¹⁷, Perrine PICQ²¹, Karen RUEBENS¹⁹ et Élise TARTAR¹⁴.

Lorsqu'il entreprend de nouvelles fouilles sur le site de la « Grotte des Fées » à Châtelperron (Allier) en 1951, Henri Delporte souhaite contribuer à la « définition de l'industrie de Châtelperron » en répondant à cette question lancinante : « forme-t-elle vraiment le Périgordien I de quelques auteurs ? » (Delporte, 1951). Au rang des interrogations majeures que cette problématique recouvre, se trouve le problème de la filiation culturelle entre le Moustérien et l'industrie de Châtelperron d'une part et entre cette dernière et celle de La Gravette d'autre part. Pour résoudre ces tensions, le préhistorien fait donc le choix de mettre en œuvre une fouille stratigraphique (1951-1954 ; 1962) visant à décrire la séquence de la « Grotte Effondrée » où les fouilles du XIX^e siècle ont formellement mis en lumière les vestiges attribués par Henri Breuil à l'*Aurignacien inférieur* (1906).

Les observations qu'il est amené à effectuer sur le terrain lui permettent d'affirmer qu'en dépit du caractère pluristratifié de cette séquence, il n'existe dans l'industrie de Châtelperron aucune coexistence des formes moustériennes et du Paléolithique supérieur attestant le passage des unes vers les autres. Parallèlement, l'étude typologique de l'outillage le conduit à postuler une évolution interne de cette industrie qui ne peut selon lui traduire un *phylum* avec celle de La Gravette, qui appartient à une phase « nettement individualisée de l'évolution humaine » (Delporte, 1955) et répond à ses propres nécessités évolutives. Ce double constat entraîne Delporte à distinguer « deux cycles de civilisation différents : le Castelperronien et le Gravettien » (Delporte, 1954).

Dans le cadre de cette communication, nous tenterons de montrer qu'une mauvaise appréciation des faits archéologiques peut mener, en régime de contradiction, à poser les termes d'une nomenclature chrono-stratigraphique encore en vigueur aujourd'hui. À travers la réévaluation critique des travaux effectués dans les années 1950, nous essayerons de percevoir comment, loin d'être un obstacle, une erreur d'interprétation entendue comme une vérité en sursis peut paradoxalement se trouver au fondement d'un large consensus scientifique.

DELPORTE H. (1951) – *Formulaire de demande d'autorisation de sondage pour 1951*, dossier administratif des fouilles de Châtelperron (1951-1965), Archives du Service régional de l'archéologie d'Auvergne-Rhône-Alpes.

DELPORTE H. (1954) – Le Périgordien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 51, p. 44-48.

DELPORTE H. (1955) – De la complexité du fait paléolithique à la lumière de fouilles nouvelles (Châtelperron et Germolles), *Pallas*, III, Annales de la Faculté des Lettres de Toulouse, p. 153-162.

¹¹ DRAC Auvergne-Rhône-Alpes et UMR 7041 – *ArScAn*.

¹² Université de Tübingen (Allemagne), Département des géosciences, Préhistoire et écologie du Quaternaire.

¹³ GéoArchEon Sarl et UMR5608 – *TRACES*.

¹⁴ CNRS et UMR5608 – *TRACES*.

¹⁵ Inrap et UMR 6524 – *LMV*.

¹⁶ Université de Bordeaux I et UMR 5199 – *PACEA*.

¹⁷ Université Gustave-Eiffel et laboratoire GERS- GéoEND.

¹⁸ CEREGE, Aix-Marseille Université, CNRS, IRD et INRAE.

¹⁹ Chaire de Paléanthropologie, CIRB, Collège de France, Université PSL, CNRS et INSERM.

²⁰ DRAC Auvergne-Rhône-Alpes.

²¹ SAPDA – Service d'archéologie préventive du département de l'Allier.

« L'Azilien », relique éponymique d'un taxinomiste créatif (voire excessif) : Édouard Piette

François BON²², Yann POTIN²³, Marc COMELONGUE²⁴, Marc JARRY²⁵, Céline PALLIER²⁵ et Laurent BRUXELLES²⁶.

Peu de préhistoriens auront eu un goût aussi vif pour la taxinomie qu'Édouard Piette (1827-1906), dont les écrits accumulent une bouillonnante cohorte de « Papalien », de « Gourdanien » comme encore d'âges « Glyptique » ou « Pélecycque », lorsqu'il ne s'agit pas de « Cervidien » ou, pour respecter les précisions qu'il en donne, « Rangiférien » et « Élapo-tarandien ». Las, il n'est guère de ces innovations terminologiques qui lui survécurent et la lecture des textes du chercheur ardennais pâtit, avouons-le, de la confrontation avec un vocabulaire désormais abscons. En fait, une seule d'entre elles fait véritablement exception : l'Azilien. Le succès de ce terme et la prise en compte de l'épisode chronologique qu'il désigne reposent naturellement sur l'importance du stratotype que Piette révéla lors de ses fouilles exécutées en rive gauche du Mas d'Azil (Ariège). Mais cette pérennité, l'Azilien le doit aussi beaucoup à celui qui revendiqua dans les premières années du XX^e siècle l'héritage de son mentor, à savoir Henri Breuil. Sans oublier le soutien que reçoit ce dernier de la part d'Émile Cartailhac qui, à l'instar de la labélisation de l'Aurignacien, trouvait enfin là matière à enraciner dans les Pyrénées les termes incarnant l'alpha et l'oméga du Paléolithique supérieur nouvellement défini. Le tout, sans avoir à rendre allégeance à la mémoire de Mortillet, jadis défenseur du Tourassien, avec les héritiers duquel le torchon était en passe d'être consumé sous les feux, justement, de la fameuse bataille dite aurignacienne.

A la faveur de l'invention comme de la réception de l'Azilien, on rencontre donc les ingrédients classiques du succès ou non d'une paternité terminologique, fonction de sa consistance scientifique comme des enjeux de pouvoir entre écoles de pensée.

²² Université de Toulouse II-Jean Jaurès et UMR 5608 – TRACES.

²³ Archives nationales.

²⁴ Service de l'inventaire patrimonial et de l'archéologie de Toulouse Métropole.

²⁵ Inrap et UMR 5608 – TRACES.

²⁶ CNRS et UMR 5608 – TRACES.

Chassey et le Chasséen, ou les vicissitudes des cultures archéologiques du Néolithique

Karim GERNIGON²⁷

Exploré et fouillé dès 1865, en même temps qu'Hissarlik et les premiers palafittes suisses, le site du camp de Chassey (Saône-et-Loire, Bourgogne-Franche-Comté) a accompagné tout le développement des études sur le Néolithique, depuis l'émergence de cette période comme stade de développement de l'histoire des sociétés humaines jusqu'aux interrogations contemporaines sur la complexité de sociétés qui ne se résument plus à la maîtrise des productions animales et végétales. Cette communication se propose de retracer comment, tout au long du développement des études sur le Néolithique, Chassey a progressivement acquis le statut de site éponyme d'une culture archéologique du Néolithique moyen, le Chasséen, puis a nourri les interrogations des chercheurs sur la nature, l'identité et l'expansion de ce Chasséen du Sud vers le Nord. Mobilisé pour caractériser de multiples aspects du Néolithique moyen, le Chasséen en est arrivé à être presque synonyme de cette période, au point de devenir emblématique des réflexions sur la notion même de culture archéologique et sur sa pertinence comme outil d'analyse et d'appréhension des sociétés du Néolithique. A l'heure d'une meilleure maîtrise de la chronologie absolue et de la mise en évidence de l'importance de l'échange des objets et des migrations des populations au Néolithique, des pistes seront proposées, pour qu'un site comme Chassey contribue à des interrogations sur la nature même de la néolithisation et participe à la mise en évidence de ses dimensions culturelles.

²⁷ DRAC Auvergne-Rhône-Alpes et UMR 5608 – *Traces*.

Quand les feuilles de laurier de Solutré cachait une forêt de sites du Mâconnais préhistorique. Redécouverte des collections du fonds Jean Combier

Louis DE WEYER²⁸, Clarisse CHARDOT²⁹, Maria Lorenzo MARTINEZ³⁰, Yves PAUTRAT³⁰, Isabelle VERNUS³¹ et Pierre-Guillaume DENIS³²

La Roche de Solutré domine un village qui a livré, depuis le XIX^e siècle, plusieurs sites archéologiques préhistoriques riches sur une chronologie courant du Moustérien au Tardiglaciaire. La découverte de feuilles de laurier a permis à Gabriel de Mortillet de définir « l'époque de Solutré », ou Solutréen, dans un système chronologique dont les principes servent encore de référentiel aux chercheurs actuels. L'histoire des recherches archéologiques au pied de la Roche a foisonné durant tout le XX^e siècle et son actualité est encore très riche avec la fouille Inrap de la Route de la Roche en 2015-2016 (J.-B. Lajoux) et le sondage programmé à Solutré Village en 2024 (S. Soriano). La seconde moitié du XX^e siècle a été marquée par les travaux d'un préhistorien mâconnais de renom, Jean Combier. À sa mort, de nombreuses collections qu'il avait conservées à titre privé ont été restituées aux institutions publiques, qui ont participé à recoler, inventorier et diriger ces collections. L'entrée au Musée de Solutré de ces collections du Mâconnais préhistorique permettent de rouvrir une page de l'histoire de la recherche oubliée où se mêlent le matériel historique de Solutré, les fouilles et sondages réalisés par J. Combier lui-même, mais également les collections issues des prospections d'un réseau d'amateurs qui ont des années durant arpenté les coteaux du Mâconnais. Du Paléolithique ancien (Azé 1-1, Varennes-lès-Mâcon, chantier de l'autoroute A6) aux occupations de divers faciès du Moustérien (Vergisson II, IV et V, Roclaine, Azé, Solutré Village), jusqu'aux séries du Paléolithique récent (La Sénétrière, les Marguettes, Solutré), les séries mâconnaises du fonds Jean Combier couvrent l'essentiel de la chronologie des occupations humaines de cette région dont l'intérêt a souvent été éclipsé par d'autres provinces où se sont concentrées les recherches pour des raisons historiques.

À travers l'étude du fonds Jean Combier, c'est une partie importante du Mâconnais qui retrouve sa place au Musée de Solutré. Elle est désormais accessible aux chercheurs et aux étudiants pour en révéler le potentiel scientifique et valoriser le patrimoine de cette région où subsistent dans chaque parcelle, les traces du passé.

²⁸ Inrap et UMR 7041 – *AnTET*.

²⁹ Département de Saône-et-Loire, Grand Site de Solutré-Pouilly, musée de Préhistoire de Solutré et UMR 7194 – *HPNP*.

³⁰ DRAC Bourgogne-Franche-Comté et UMR 7041 – *AnTET*.

³¹ Département de Saône-et-Loire, Archives départementales.

³² Département de Saône-et-Loire, Grand Site de Solutré-Pouilly, musée de Préhistoire de Solutré.

SESSION 2 – *LE CHOIX DE L'ÉPONYME*



De « La Quina » au Quina : de l'éponyme à la définition d'une entité culturelle moustérienne

Sylvain SORIANO³³, Laurence BOURGUIGNON³⁴, Jean-Philippe FAIVRE³⁵, Erwan VAISSIE³⁶, Clara BROCHARD³⁷ et Guillaume GUERIN³⁸

Rien qu'à la lecture du titre de cette communication – qui pourrait être donnée à n'importe quel colloque d'archéologie préhistorique –, deux éponymes apparaissent ; c'est dire l'importance de ces appellations pour l'étude du Paléolithique en général, et du Paléolithique moyen en particulier. De fait, il semble que plus on recule dans le temps, et donc plus les cultures matérielles sont éloignées des nôtres, plus le besoin de recourir à des éponymes se fait ressentir. L'éponyme lié au site de la Quina (Gardes-le-Pontaroux, Charente) a une longévité particulièrement importante et compose aujourd'hui le cœur du projet ERC « *Quina World – Tracking Neanderthals in Time and Space: towards the identification of Europe's oldest cultural entity* ». Mais pourquoi une telle persistance ? Que recouvre le terme Quina aujourd'hui – et comment cette définition a-t-elle évolué ?

Le site de la Quina, découvert à la fin du XIX^e siècle, a fait l'objet de premières fouilles menées par G. Chauvet, puis par le Dr. Léon Henri-Martin entre 1905 et 1926. Ce dernier concentra ses recherches à la station amont. Encore aujourd'hui, les publications des travaux d'Henri-Martin continuent d'impressionner par leur qualité et leur niveau de détail : le travail de ce précurseur a sans aucun doute joué un rôle majeur dans la reconnaissance et la pérennité de l'éponyme. Par la suite, Germaine Henri-Martin conduisit des fouilles de 1946 à 1975, d'abord à la station amont, puis à la station aval. Les dernières fouilles furent dirigées par A. Debénath et A. Jelinek de 1985 à 1994. Depuis lors, le site a souffert d'un manque d'entretien et se trouve aujourd'hui dans un état préoccupant, en total décalage avec son importance capitale pour les recherches sur le Paléolithique moyen. La signification du terme « Quina » a largement évolué depuis un siècle : il a d'abord désigné un Moustérien caractérisé par la présence de grands racloirs. Avec les travaux de François Bordes, sa définition s'est précisée en s'inscrivant dans le cadre des « faciès culturels » du Paléolithique moyen : une forte proportion d'outils retouchés, un débitage d'éclats non-Levallois, l'importance de la retouche écailleuse scalariforme dite « Quina ». Par la suite, le terme « Quina » a dépassé le cadre typo-technologique « bordien » qui prévalait jusqu'alors pour désigner, à partir des travaux de L. Bourguignon puis d'autres préhistoriens technologues, un système de production lithique intégrant l'ensemble des étapes technologiques, du débitage à la retouche, structurées selon le principe de ramification de la chaîne opératoire impliquant, notamment, la notion de matrice-outil. Le technocomplexe Quina a enfin été défini en associant ce système de production lithique au renne, espèce dominante dans les assemblages du sud-ouest de la France – considéré comme le foyer d'émergence et de développement de ces traditions techniques.

Cependant, cette spécificité a rapidement été réinterprétée dès lors que l'analyse s'étendait au-delà des limites géographiques ou chronologiques du Sud-Ouest. Cela a conduit à l'émergence de termes tels que « proto-Quina », « Charentien atypique », « para-charentien », « Quina oriental » ou encore « Quina rhodanien ». Ainsi, des entités apparentées au Quina ont été identifiées en France (notamment dans la vallée du Rhône et le Sud-Est) mais aussi à l'étranger, en Espagne, Belgique, Italie ou République tchèque. Mais en quoi ces entités peuvent-elles être apparentées, de près ou de loin, au Quina ? En s'appuyant sur les industries lithiques, la circulation de matières premières, les stratégies de subsistance, mais aussi les restes humains et les pratiques funéraires – autant de registres de

³³ CNRS et UMR 7041 – *AnTET*.

³⁴ Inrap et UMR 7041 – *AnTET*.

³⁵ CNRS et UMR 5199 – *PACEA*.

³⁶ Sarl Paléotime et UMR 7041 – *AnTET*.

³⁷ CNRS et UMR 7194 – *HNHP*.

³⁸ CNRS et UMR 6118 – *Géosciences*.

données s’inscrivant dans un cadre chronologique renouvelé –, le projet ERC *Quina World* ambitionne de caractériser la variabilité des expressions spatio-temporelles du Quina et d’en éclairer les dynamiques socio-culturelles. On attend en outre que ces recherches rendent au Quina la cohérence qu’il avait originellement à l’échelle de son site éponyme, ainsi que nous entendons le discuter dans le cadre de cette communication.

Le Lincombien-Ranisien-Jerzmanowicien : construction tardive d'une entité marginale et apports actuels des sites éponymes

Damien FLAS³⁹ et Rob DINNIS⁴⁰

Notamment parce qu'elle fut une victime collatérale de la « Bataille aurignacienne », il a fallu attendre les années 1980 pour voir se former l'appellation de « Lincombien-Ranisien-Jerzmanowicien » désignant la plus ancienne industrie lithique du Paléolithique supérieur dans le Nord-Ouest de l'Europe. Alors que cette entité a mis longtemps à trouver sa place et est restée ensuite marginale dans les vifs questionnements touchant à cette période, elle est venue récemment se placer au centre de l'attention grâce à de nouvelles fouilles et analyses, ce qui n'est pas sans influence sur l'évolution continue de son appellation.

³⁹ Université de Liège et UMR 7269 – *LAMPEA*.

⁴⁰ University of Wales, Trinity Saint David.

La place de l'abri Pataud (Les Eyzies-de-Tayac-Sireuil, Dordogne) et de sa couche 3 dans la recherche gravettienne : couche de référence, jalon historique ou maillon de définition culturelle ?

Élise CORMARECHE⁴¹

Ce n'est qu'après la « bataille Aurignacienne » (1906-1912) qu'une chronologie du Paléolithique supérieur intègre la culture et le terme de Gravettien (Garrod, 1938), ensuite délaissés pendant un temps au profit du modèle de Peyrony (1933). Ce modèle considérait deux ensembles de groupes culturels évoluant en parallèle : Aurignacien et Périgordien. Il faut attendre les années 1950-1960 et notamment la fouille de l'abri Pataud par H. L. Movius pour définitivement rejeter ce modèle et asseoir sur une base solide la succession chrono-culturelle de la première moitié du Paléolithique supérieur telle que nous la connaissons aujourd'hui. Ce sont également les travaux menés dans ce gisement désormais qualifié de référence, et plus particulièrement la position stratigraphique de la couche 3, qui permettent d'établir la structuration interne du Périgordien supérieur (Gravettien actuel), subdivisé en quatre faciès : Périgordien IV, V, VI et VII, renommés au début des années 2000 : Gravettien ancien, moyen, récent et final.

Au cours des deux dernières décennies, à l'échelle de la période gravettienne, la multiplication des études a mis en évidence une importante diversité des comportements techniques, principalement lithiques (les autres registres ayant été moins étudiés), dont la signification reste questionnée : chronologique, culturelle ou fonctionnelle ? Un récent travail a ainsi cherché à interroger la cohérence du Gravettien récent (ex-Périgordien III, puis VI). Il intègre naturellement la couche 3 de l'abri Pataud qui tient une place primordiale dans l'établissement de la séquence chrono-culturelle du Gravettien. Associée à d'autres assemblages archéologiques, cette couche contribue également à la caractérisation du Gravettien récent. En outre, lors des travaux de terrain, qualifiés de novateurs et méthodiques, le fouilleur a identifié six phases d'occupations, jusque-là étudiées comme un unique ensemble : la couche 3. Une réévaluation critique de la stratigraphie interne de cette couche et de sa taphonomie s'avérait donc nécessaire avant toute analyse technologique.

Trois principaux constats se dégagent de ce travail : (1) les limites et la géométrie des occupations définies par H.L. Movius sont difficiles à cerner, (2) une part importante des objets ne peut être (re)attribuée de manière fiable à une occupation spécifique, (3) les résultats archéologiques obtenus contredisent parfois les observations faites sur d'autres sites. Si l'hypothèse d'une réalité archéologique marquant des comportements distincts à l'abri Pataud ne peut être exclue pour ce dernier point, l'ensemble des constats incite à privilégier l'idée que les limites du protocole de fouille, ainsi que les observations stratigraphiques et géoarchéologiques propres aux problématiques de l'époque, restreignent les analyses actuelles.

Finalement, malgré le rôle structurant et majeur de l'abri Pataud dans l'histoire de la recherche gravettienne, quelles informations archéologiques pouvons-nous encore extraire de la couche 3 aujourd'hui ? Si certaines analyses restent pertinentes, d'autres demeurent fortement limitées, notamment en ce qui concerne la compréhension des comportements techniques. La révision de la couche 3 et de ce site de référence soulève des questions plus générales : un site ou un assemblage archéologique de référence est-il toujours pertinent pour toutes les révisions archéologiques ? Faut-il indéfiniment considérer un site comme « de référence » et si oui, pour répondre à quelles questions ? Ces sites ont-ils avant tout une place de jalon historique ? Permettent-ils seuls de caractériser un faciès culturel ou chronologique ? Cette discussion s'appuie sur d'autres sites gravettiens du sud-ouest de la France qualifiés de référence intégrés au Projet collectif de recherche *Quel Gravettien en Nouvelle-aquitaine ?* (Cormarèche, Vignoles (coord.), depuis 2022).

⁴¹ Sarl Paléotime et UMR 7041 – AnTET.

Un éponyme (Laborien) peut en cacher deux autres ! Genèse d'un nouveau taxon chronoculturel du Paléolithique final dans le Sud-Ouest français (1950-1963)

Mathieu LANGLAIS⁴², Véronique LAROULANDIE⁴², Jean-Baptiste MALLYE⁴², Célia Fat CHEUNG⁴³, Alix GIBAUD⁴⁴ et Nicolas NAUDINOT⁴⁵.

Dans le sud-ouest de la France, depuis son fief lot-et-garonnais de Sauveterre-La-Lémance, Laurent Coulonges apparaît tel un « *savanthropus faber* » (P.E. Jude com. orale 1955) - un fabricant de « cultures » - en particulier pour les périodes finales du Paléolithique. En effet, ses fouilles menées sur le site du Martinet le conduisent à proposer un nouveau taxon chronoculturel, le Sauveterrien (du nom de la commune), terme qui est aujourd'hui encore le gentilé du Premier Mésolithique de la France méridionale et qui a essaimé en Espagne et en Italie. Une dizaine d'années plus tard, à partir des fouilles qu'il mène à la Borie del Rey, dans la commune de Blanquefort-sur-Briolance, il reconnaît la séquence « *sauveterro-tardenoisienne* » (sic) du Martinet mais, sous le Sauveterrien, met au jour des niveaux post-glaciaires livrant des caractères paléolithiques déroutants.

Entre 1950 et 1963, la combinaison de plusieurs sources publiées ou inédites nous permet de suivre pas à pas Laurent Coulonges dans sa réflexion sur cette industrie post-glaciaire « périgordienne », aboutissant à la genèse du terme Laborien.

Sa défense s'appuie, en miroir, sur une critique virulente d'un autre éponyme en vigueur pour ces périodes, l'Azilien, dont l'application fait débat dans certains sites du sud-ouest français (Azilien périgourdin de Villepin, Longueroquien, etc.). En parallèle, un nouveau morphotype lithique sort de l'ombre d'une combe, dans la vallée quercynoise de l'Alzou ; la pointe de Malaurie qui servira d'ancrage typologique du Laborien. À travers cette enquête, nous présenterons la trajectoire du nouveau segment chronoculturel laborien au cœur de scénarios linéaires biphylétiques ou stratigraphiques. Cette communication abordera également l'actualité du terme Laborien, à travers son emploi en dehors de son aire classique de reconnaissance.

⁴² CNRS et UMR 5199 – *PACEA*.

⁴³ UMR 5199 – *PACEA*.

⁴⁴ Inrap et UMR 7269 – *LAMPEA*.

⁴⁵ Muséum national d'Histoire naturelle et UMR 7194 *HNHP*.

Une Préhistoire régionaliste : taxons et sites éponymes du Paléolithique supérieur au Mésolithique dans le Sud-Est de la France

Pierre-Antoine BEAUVAIS⁴⁶, Patricia GUILLERMIN⁴⁷, Giulia RICCI⁴⁸ et Antonin TOMASSO⁴⁹

Dans le Sud-Est de la France, la reconnaissance de sites éponymes pour le Paléolithique supérieur et le Mésolithique est directement liée à la production d'une taxonomie riche et diversifiée au cours du XX^e siècle. Cette pratique incarnée par plusieurs préhistoriens dont Max Escalon de Fonton, a eu comme objectif de labelliser des ensembles archéologiques dont la spécificité était affirmée. Outre l'objectif de satisfaire aux besoins de classification, principalement pour les industries lithiques, cette démarche a permis d'interroger des phénomènes de régionalisation à travers une zone géographique considérée parfois à la marge des grands ensembles industriels.

À travers ces dynamiques, la place du site éponyme apparaît comme minorée aux profits des grands développements culturels supportés par la taxonomie. Les séquences des sites éponymes ont par ailleurs, été peu mises en valeur et peu réévaluées, malgré le regard critique porté par les recherches actuelles. En outre, la reconnaissance d'endémismes parfois limités au seul site éponyme a rendu la taxonomie culturelle complexe, poussant à une révision du cadre théorique.

Nous présentons ici une réflexion générale à partir de quelques exemples du Paléolithique supérieur au Mésolithique du Sud-Est de la France. Il s'agit d'une part de replacer ces éponymes dans l'histoire de la discipline, notamment à travers les différents fouilleurs à l'origine de cette nomenclature. Il s'agit également de montrer comment ces outils théoriques ont permis d'aborder les marges et la régionalisation des processus dans cette zone géographique. Enfin, nous proposons à la lumière des travaux actuels d'éprouver les limites de ces constructions et d'interroger leur efficacité pour appréhender la diversité des traditions techniques.

⁴⁶ University of Cape Town et UMR 5608 - *TRACES*.

⁴⁷ Cité de la Préhistoire et UMR 5608 - *TRACES*.

⁴⁸ Université Toulouse 2 Jean-Jaurès et UMR 7264 - *CEPAM*

⁴⁹ CNRS et UMR 7264 - *CEPAM*

Les éponymes dans le Mésolithique et le Néolithique du Sud de la France : une migraine persistante

Thomas PERRIN⁵⁰, Alexandre ANGELIN⁵¹, Guilhem CONSTANS⁵², Elsa DEFRANOULD⁵³, Wilfrid GALIN⁵⁴ et Émilie GARCIA-TARAC⁵⁵

La Préhistoire récente constitue un domaine chronologique au sein duquel l'usage intensif, et parfois excessif, des notions de types et de gisements éponymes est particulièrement démonstratif, tant dans une grande moitié sud de la France qu'à l'échelle européenne. Les quelques millénaires que recouvrent les périodes du Mésolithique et du Néolithique sont très représentatifs de ce phénomène puisque nombre de styles céramiques ou variantes typologiques des industries lithiques taillées sont ainsi rapidement érigés en marqueurs chrono-culturels ou en types caractéristiques d'une période et/ou d'une région. Le même constat peut être fait à l'échelle d'un gisement, puisque quasiment tout site un tant soit peu consistant du point de vue de sa stratigraphie ou de la quantité de vestiges livrés devient rapidement le site phare de tel supposé groupe culturel ou phase stylistique. Il existe ainsi un véritable foisonnement des appellations dont la pertinence n'est souvent guère discutée, en tous cas de manière collective, conduisant ainsi à ce qui avait été qualifié très justement de « migraine taxinomique » et ce, dès le milieu des années 1950 !

Depuis, les tentatives de résolution et d'apurement de cette situation sont nombreuses, mais ne parviennent de fait pas à s'imposer largement et durablement au sein des communautés de chercheurs. Dans cette communication, à travers quelques exemples, nous nous attacherons à illustrer cette multitude des éponymes, à présenter quelques-unes des démarches ayant tenté de clarifier certains points et esquisserons quelques pistes de réflexion sur les raisons de ce foisonnement et de sa persistance malgré les efforts des uns et des autres.

⁵⁰ CNRS et UMR 5608 – *TRACES*.

⁵¹ UMR 5133 – *ArchéOrient*.

⁵² Sarl Evéha et UMR 5608 – *TRACES*.

⁵³ Ecole des Hautes Etudes hispaniques et ibériques.

⁵⁴ Inrap et UMR 5608 – *TRACES*.

⁵⁵ Université de Toulouse Jean-Jaurès et UMR 5608 – *TRACES*.

« Complètement à côté de l'éponymie ? » Discussion autour de quelques gisements du Paléolithique du Bassin parisien

Pierre BODU⁵⁶

Rattaché à une école de pensée, celle d'André Leroi-Gourhan qui a fouillé des sites prestigieux dans le Bassin parisien, et pour qui l'usage de l'éponyme n'était pas chose commune, nous nous sommes posés la question de la légitimité de notre intervention dans le cadre de cette table-ronde. Pourtant d'assez nombreuses localités de ce vaste espace géographique avaient « contribué » au cours du XIX^{ème} siècle ou de la première moitié du XX^e siècle à nommer quelques périodes ou traditions techniques fameuses (Abbevillien, Acheuléen, Chelléen, Montmorencien, Solutréen, Tardenoisien, etc.). L'habitude était donc prise !

Il est vrai que lorsque André Leroi-Gourhan, et d'autres préhistoriens, sans doute moins consciencieux sur le terrain, ont œuvré dans ce vaste espace géographique allant des confins du Morvan aux terres du nord, bon nombre de périodes avaient été déjà nommées. Ainsi à Pincevent, le Magdalénien ne s'est pas appelé le « Pinceventien » où dans la Grotte du Renne à Arcy-sur-Cure, les riches occupations châtelperoniennes, sont restées ...châtelperoniennes ! Dans cette équipe, les efforts de caractérisation des périodes représentées ont en revanche été portés, sur l'approche paléthnographique désormais célèbre mais aussi sur une analyse de plus en plus poussée des processus techniques impliqués dans la fabrication des différentes catégories d'outils ainsi que de leur utilisation. La réflexion et ce faisant l'usage du concept d'éponymie fut donc assez loin des préoccupations des préhistoriens œuvrant dans cet espace géographique, au cours du XX^e et au XXI^e siècle notamment pour le Paléolithique supérieur, même s'il y eut quelques exceptions.

Bien que peu centrale dans notre démarche, nous essaierons cependant de voir quels ont été les avancées, les écueils rencontrés, les questions que nous nous sommes posées autour de l'usage de l'éponymie à partir de quelques gisements du Paléolithique supérieur et de la prise en compte de leurs spécificités technique et économique.

On pourrait conclure sur le ton de la provocation, que parce que situées le plus souvent en plein-air, fouillées sur de grandes surfaces, témoins de processus de recouvrement rapide donc présentant des conditions taphonomiques idéales, ces occupations majoritairement pelliculaires sont en effet d'excellents candidats à une nouvelle éponymie...

⁵⁶ CNRS et UMR 8068 – *TEMPS*.

L'Ibéromaurusien au Maghreb ou le parcours singulier d'une désignation culturelle erronée

Roland NESPOULET⁵⁷

Acté par une brève phrase au début du XX^e siècle : « *Comme cet horizon archéologique n'a pas encore reçu de nom particulier pour le caractériser, je propose de le nommer : ibéro-maurusien, pour indiquer ses analogies avec l'Espagne méridionale* » (Pallary, 1909 : 342), le terme d'Ibéromaurusien aura finalement traversé des générations de préhistoriens. Et pourtant ! Concept erroné, il a très rapidement été contré scientifiquement. Sa genèse porte une originalité dans la « famille » des éponymes, car s'il repose bien sur des ancrages géographiques de part et d'autre du détroit de Gibraltar, il est fondamentalement basé sur une pseudo-convergence d'industries lithiques entre les sites de Mouilha (Algérie) et El Serron (Espagne) durant une phase « épipaléolithique » caractérisée par sa composante microlithique. À ce titre, G. Camps l'avait qualifié de « *nom-programme* » (Camps 1974 : 58).

Plus que les questions actuelles et passées sur le cadre géochronologique des phasages culturels durant la toute fin du Pléistocène supérieur et le début de l'Holocène au Maghreb, nous nous focaliserons plutôt sur les acteurs -de terrain et/ou théoriciens- et nous examinerons comment, peut-être pourquoi, ils ont produit, utilisé, et souvent abandonné, une foisonnante nomenclature (Atérien, Capsien, Columnatien, Gétulien, Hémamien, « Horizon Collignon », Industries élassolithiques, Intergéluto-néolithique, Kémérien, Kreidérien, Kristellien, Mahrouguétien, Mellalien, Mouillien, Néolithique berbère, Oranien, Ouarglien, Ounanien, Sbaïkien, etc.).

Nous mettrons également en perspective le consensus qui se développe ces dernières années pour l'adoption de la terminologie anglaise au Maghreb, consensus au sein duquel les équivalences entre Ibéromaurusien et *Late Stone Age* ne sont toujours pas satisfaisantes.

Enfin, la question demeure : quelle est donc la force et qu'est-ce qui fait la résilience du nom quasi-inoxydable d'« Ibéromaurusien » ?

CAMPS G. (1974) – *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 404 p.

PALLARY P. (1909) – Note sur un gisement paléolithique de la province d'Oran, *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, p. 341-342.

⁵⁷ Muséum national d'Histoire naturelle et UMR 7194 –HNHP.

La Préhistoire ancienne d'Asie du Sud-Est à l'épreuve de l'éponymie : passé, présent et devenir du Pacitanien, de l'Anyathien, du Lannathien, du Cabalwanien et du Cabengien

Justin GUIBERT⁵⁸, Thomas INGICCO⁵⁹, Valéry ZEITOUN⁶⁰ et Hubert FORESTIER⁵⁹

Conformément à la pratique de la Préhistoire européenne, l'éponymie s'est exportée dans le Sud-est asiatique lors de son développement initial entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. Historiquement, le Sud-est asiatique se place au cœur des débats fondant la discipline préhistorique via les premières découvertes de restes d'humanités fossiles sur l'île de Java auxquelles succèdent celles faites en Chine. En contraste, les études portant sur les restes lithiques sont, au départ, moindres avec une omniprésence diachronique d'industries lithiques sur galet déconcertante pour les préhistoriens.

Contrairement à l'Europe et à ses sites éponymes reconnus, la Préhistoire ancienne d'Asie du Sud-Est se singularise par une pratique de l'éponymie liée à des entités géo(morpho)logiques tels que symbolisés par le Pacitanien (ou Patjitanien) de la rivière Baksoka (île de Java, Indonésie), par l'Anyathien des terrasses quaternaires de l'Irrawaddy (Birmanie) à ne pas confondre avec le Lannathien de Thaïlande du Nord, par le Cabalwanien de l'anticlinal de Cabalwan (île de Luzon, Philippines) ou bien encore le Cabengien de la rivière Walanae (île de Sulawesi, Indonésie). L'invention de ces faciès culturels régionaux pour les phases très anciennes des premiers peuplements s'est principalement développée à partir de la première moitié du XX^e siècle (de Terra et al. 1938 ; Movius 1944 ; Van Heekeren 1957 ; Von Koenigswald 1958) et leurs définitions n'ont que peu évolué depuis. Nous proposons par cette communication de discuter de leurs fondations typologiques et spatiales, mais également des liens/filiations que ces éponymes entretiennent parfois artificiellement avec les recherches actuelles. Leur remise en perspective via les recherches en cours et futures engage à investir les questions suivantes : Comment et pourquoi se sont forgés ces éponymes ? De quoi l'histoire de ces termes était-elle l'histoire ? Font-ils encore sens, contre-sens ou sens unique en termes de temporalités et d'idées ? Comment s'intègrent-ils ou peuvent-ils s'intégrer dans nos discours ? Comment ces éponymes interrogent ou esquissent des voies de peuplements ? Des diffusions versus des convergences ? Quelles sont les perspectives et dans quelle mesure cette éponymie du « Far East » illustre-t-elle la caducité de la projection d'une éponymie occidentale à vocation « universelle » (cf. *Pebble Culture*, Acheuléen) ? Les éponymes influeraient-ils les faits archéologiques et vice-versa, ce qui impose de reconsidérer la question du vocabulaire et de son implication épistémologique dans la fabrication du discours en préhistoire tropicale, toujours considérée comme celle des confins et des marges du fait de la charge historique.

DE TERRA, H., TEILHARD DE CHARDIN, P., MOVIUS, H. (1938) – Geological and Archæological Aspects of South-Eastern Asia. *Nature*, 142, p. 275–278.

MOVIUS, H. L. (1944) – Early man and Pleistocene Stratigraphy in Southern and Eastern Asia. Vol 19, Papers of the Peabody Museum, 125 p.

VAN HEEKEREN, H.R. (1957) – The stone age of Indonesia. Deel XXI of Het Koninklijk Inst. Voor Taal, Land En Volkenkunde. Martinus Nijhoff, 's Gravenage ed. 184 p.

VON KOENIGSWALD, G. H. R. (1958) – Preliminary report on a newly-discovered Stone Age culture from Northern Luzon, Philippine Islands. *Asian Perspectives*, 2, p. 69-71.

⁵⁸ Université de Toulouse Jean-Jaurès et UMR 5608 – TRACES.

⁵⁹ Muséum national d'histoire naturelle et UMR 7194 – HNHP.

⁶⁰ CNRS et UMR 7207 – CR2P.

SESSION 3 – ACTUALITE DE LA RECHERCHE
AUTOUR DES GISEMENTS DE REFERENCE



Le penseur, sa compagne et la culture Hamangia : travaux sur une culture éponyme néolithique entre mer Noire et Danube (Roumanie)

Laurent CAROZZA⁶¹ et Albane BURENS⁶¹

Il est des images qui, par leur portée et leur récurrence, incarnent un concept. La figure du penseur et de sa compagne, statuettes en terre cuite figurant un homme tenant sa tête dans les mains et celle d'une femme assise, illustrent l'émergence de la modernité et de la complexité dans l'art néolithique de la vieille Europe. On ne compte plus les manuels d'archéologie, les catalogues d'expositions, les couvertures d'ouvrages arborant le « couple » de Hamangia, scandant par là même le retentissement du Néolithique des Balkans dans l'émergence de la pensée complexe.

En Roumanie, où ces deux figurines ont été découvertes dans les années 60, elles sont considérées comme les « idoles » d'un peuple attaché à ses racines, un peuple dont les billets de banque portent aujourd'hui encore leur effigie. Si l'image du couple est emblématique, la culture Hamangia à laquelle ils appartiennent demeure plus énigmatique. Qui saurait situer le site éponyme de Hamangia sur une carte ? Cette culture, qui se développe entre Danube et mer Noire, est bien plus énigmatique que ses personnages iconiques. D'ailleurs « Hamangia » n'existe plus... il n'en reste aujourd'hui que le nom hérité de l'occupation ottomane de la Dobroudja.

Le nom de la localité à l'origine de l'appellation Hamangia a été balayé par la grande Roumanie - suite à l'effondrement des empires Austro-Hongrois et Russes - qui a rebaptisé le lieu « Baia » en 1929. Si le nom du lieu a changé, celui de la culture est resté.

C'est en 1952 que Dumitru Berciu, archéologue roumain et professeur d'archéologie, va engager des fouilles sur les rives de la lagune Golovița à Baia (ancienne Hamangia). Il y fouillera deux habitats de plein air de 1952 à 1961 et mettra au jour un très important mobilier archéologique. Durant cette période, Dumitru Berciu dirigera un chantier sur un autre habitat de la culture Hamangia, à Cernavodă, dans la zone du bas Danube. C'est là que seront découvertes les célèbres figurines du penseur et de sa compagne. Dans son ouvrage de synthèse intitulé *Cultura Hamangia*, Dumitru Berciu s'appuiera sur les stratigraphies des sites éponymes pour poser un cadre chronologique et culturel à cette culture. Depuis 2023, l'équipe de la mission archéologique franco-roumaine « *Archéologie du delta du Danube* » a engagé des fouilles sur les sites éponymes de la culture Hamangia et a entrepris une relecture des fouilles anciennes.

L'objet de notre communication est de montrer comment les données nouvellement acquises permettent de proposer un cadre chronométrique aux découvertes réalisées par Dumitru Berciu et de repenser le rôle de la culture Hamangia dans le vaste contexte de l'émergence des sociétés complexes, telles qu'elles se manifesteront quelques décennies plus tard en Bulgarie, dans la nécropole de Varna, où les signes du pouvoir auront pris le pas sur celui des symboles.

BERCIU D. (1966) – *Cultura Hamangia I*. București: Editura Academiei Republicii Socialiste România.

CAROZZA L., MICU C., BALAȘESCU A., ALINCAI S., BURENS A., GAZA O., MANAILESCU C. (2020) – Pour une relecture des collections archéologiques néolithique et chalcolithique dans la zone de Hamangia-Baia : nouvelles données chronologiques relatives aux recherches conduites par Dumitru Berciu. *Cercetări Arheologice*, 27, p. 141–161.

CAROZZA L., MICU C., BURENS A. (2022) – Premiers peuplements néolithiques entre mer Noire et Danube : réévaluation des données relatives à la culture Hamangia en Dobroudja roumaine. – In: *Au-delà de la nature : le bas Danube et son delta durant les huit derniers millénaires*. L. Carozza, C. Micu (dir.). Cluj-Napoca : Mega Pub. House, p. 597–644.

MORINTZ S., BERCIU D., DIACONU P. (1955) – Șantierul arheologic Cernavoda. *Studii și Cercetări de Istorie Veche*, V-VI-1-2, p. 151–163.

⁶¹ CNRS et UMR 5602 – GEODE.

Nouveau regard sur les pointes des Blanchères et l'armement lamellaire du Laborien récent

Nicolas NAUDINOT⁶², Mathieu LANGLAIS⁶³ et Jérémie JACQUIER⁶⁴

Le terme de *pointe des Blanchères*, du site éponyme localisé à La Boissière-École, dans les Yvelines, est proposé par J.-G. Rozoy en 1978. L'histoire de sa reconnaissance est scandée par un jeu de balancier entre lamelles et pointes à dos. En retraçant les principales étapes de son interprétation et des implications chronoculturelles qu'elle a pu suggérer, nous proposons de présenter les différents scénarios interprétatifs soulevés par les préhistorien.ne.s à partir de cet objet : fin du Magdalénien, fin du Paléolithique, Mésolithique... jusqu'au modèle actuel.

Le développement des approches technologiques et des questionnements archéostratigraphiques dans les années 2000 permettent de revoir à la hausse la proportion des pointes des Blanchères au sein de ces assemblages et de proposer de rajeunir ces sites pour les placer à la transition Pléistocène/Holocène, soit à la toute fin du Paléolithique. La reconnaissance de la pointe des Blanchères en France permet dans le Bassin aquitain puis au nord de la Loire de l'attacher au Laborien récent, tandis que dans le Bassin parisien ou en Grande-Bretagne, ces objets vacillent entre Belloisien, Epi-Ahrensbourgien ou encore Laborien.

Cette assise historiographique nous conduit à poser de nouvelles questions et notamment celle d'une sous-évaluation possible des éléments sur lamelles non appointées, dont il n'est souvent pas fait mention dans les synthèses récentes et qui pourraient pourtant participer de la diversité des inserts lithiques à cette période. Les travaux actuellement engagés par l'ANR TAIHA portent sur certains assemblages clefs à pointes des Blanchères, dont la série éponyme, dans une optique techno-fonctionnelle intégrée.

Peut-on ainsi évaluer plus précisément la diversité des morphotypes dans ces séries, et notamment la part des lamelles à dos véritables ? Quelles implications ce nouveau regard peut-il avoir sur notre modèle évolutif linéaire du Paléolithique final fondé sur la disparition (ou raréfaction) des inserts lamellaires au profit d'armements apicaux sur petites lames ?

⁶² Muséum national d'Histoire naturelle et UMR 7194 – HNHP.

⁶³ CNRS et UMR 5199 – PACEA.

⁶⁴ UMR 6566 – CReAAH.

Nouvelles données sur des observations faites par Arcelin lors de ses fouilles à Solutré : rôle du karst dans l'évolution géomorphologique de la Roche de Solutré

Lionel BARRIQUAND⁶⁵, Romane COZZOLINO⁶⁶, Gaël CAZES⁶⁶, Michal GASIOROWSKI⁶⁷, Olivier GRAUBY⁶⁸, Vasile HERESANU⁶⁸, Oswald MALCLES⁶⁹, Philippe AUDRA⁷⁰, Yann BANAS⁷¹, Stéphanie BEAUSSIER⁷², Robert BRUNET⁷¹, Jean-Philippe DEGLETAGNE⁷³, Pierre-Guillaume DENIS⁷², Claire GAILLARD⁷⁴, Jean-Philippe GRANDCOLAS⁷⁵, Yvan ROBIN⁷⁶ et Philippe VERNANT⁶⁶

Adrien Arcelin (1838-1904), avant même ses fouilles sur le site éponyme de Solutré (1866), avait une solide connaissance de la géologie du Mâconnais. Dans les sondages qu'il ouvre au Cros du Charnier, à la base de la Roche de Solutré, il note régulièrement la présence de gros blocs de calcaire. Toutefois il ne s'interroge pas sur leur origine. Il en est de même pour tous les chercheurs qui lui succéderont sur ce site emblématique de la préhistoire. Bien que Grand Site de France, et malgré l'aspect paysager spectaculaire de la Roche, sa formation et son évolution n'ont pas fait l'objet de travaux scientifiques pendant plus de 150 ans.

L'étude géomorphologique de la Roche de Solutré, débutée en 2020, apporte des éléments de réponse à la présence de ces blocs. Ils sont liés au démantèlement de réseaux karstiques. Ce sont ces phénomènes qui avec le temps ont façonné la cuesta et contribué à ce paysage exceptionnel, qui était déjà remarquable durant la préhistoire. Des analyses minéralogiques, des modèles numériques, des datations ont d'ores et déjà été mis en œuvre pour comprendre le rôle des phénomènes karstiques dans l'histoire de la Roche. Bien que l'étude soit toujours en cours, l'approche de ce site dans un contexte régional, il est aujourd'hui possible de retracer l'histoire de ce karst en fin de vie et donc l'histoire de la Roche de Solutré avant même que les groupes humains préhistoriques s'installent en contrebas de sa falaise.

⁶⁵ Université Savoie-Mont-Blanc, UMR 5204 – *EDYTEM* et association Recherches et valorisation des grottes d'Azé et du Mâconnais clunisois.

⁶⁶ Université de Montpellier – Géosciences.

⁶⁷ Institute of Geological Sciences, Polish Academy of Sciences.

⁶⁸ Aix-Marseille Université et UMR 7325 – *CINaM*.

⁶⁹ Université Savoie-Mont-Blanc -*ISTerre*.

⁷⁰ Université Côte d'Azur, Polytech'Lab - UPR 7498.

⁷¹ Spéléoclub Argilon.

⁷² Département de Saône-et-Loire, Grand Site de Solutré-Pouilly, musée de Préhistoire de Solutré.

⁷³ Eléana SaSu.

⁷⁴ Muséum national d'histoire naturelle et UMR 7194 – *HNHP*.

⁷⁵ Spéléoclub Clan des Tritons.

⁷⁶ Groupe Ulysse Spéleo.

D'Aurignac I à Aurignac II, réévaluation des découvertes anciennes et apports des opérations 2019-2022

Mathieu LEJAY⁷⁷, Lars ANDERSON⁷⁸, Élise TARTAR⁷⁹, Marie-Cécile SOULIER⁷⁹, Guilhem CONSTANS⁸⁰, Lukas DIJKSTRA⁸¹, François BALEUX⁸² et Sébastien MARZIN⁸³

Le gisement d'Aurignac, découvert en 1852 et fouillé successivement de 1860 à 1939, accède à l'éponymie en 1913 au terme de la controverse opposant Henri Breuil et ses partisans aux défenseurs du modèle de Gabriel de Mortillet. La culture aurignacienne prend alors place entre le Moustérien et le Solutréen. Le locus princeps, l'Abri d'Aurignac I, est malheureusement rapidement épuisé lors de travaux conduits par E. Lartet et la documentation comme les séries de mobiliers sont par la suite dispersés, rendant difficile une réévaluation à l'aune des problématiques actuelles concernant les débuts du Paléolithique supérieur en Europe occidentale. À partir de 2018, avec l'appui du SRA Occitanie et du musée d'Aurignac, un projet de recherche va s'atteler à réévaluer les opérations précédentes et explorer les abords du gisement dans le but de renouveler le corpus de données afin de mieux caractériser l'Aurignacien d'Aurignac. C'est notamment la reprise de la fouille du locus d'Aurignac II, entamée en 1961 par Louis Méroc, qui va concentrer le gros des efforts jusqu'en 2022. Cette communication permettra de présenter les résultats issus de ces travaux et les hypothèses qui en découlent quant à la nature du gisement d'Aurignac. La mise en perspectives avec d'autres opérations en cours et de même nature permettra également de revenir sur quelques aspects méthodologiques inhérents à l'étude des gisements anciennement et régulièrement explorés.

⁷⁷ Sarl GéoArchéon et UMR 5608 – *TRACES*.

⁷⁸ Université de Paris X-Nanterre et UMR 8068 – *TEMPS*.

⁷⁹ CNRS, UMR 5608 – *TRACES*/

⁸⁰ EVEHA Toulouse et UMR 5608 - *TRACES*

⁸¹ Université de Toulouse Jean Jaurès et UMR 5608 – *TRACES*.

⁸² CNRS, UMR5608 *TRACES*.

⁸³ Musée de l'Aurignacien, Aurignac et UMR 5608 – *TRACES*.

In the footsteps of Abbé Breuil – The Grotte de la Verpillière I à Germolles, a reference site for the Middle to Upper Palaeolithic transition in Southern Burgundy

Robin ANDREWS⁸⁴, Klaus HERKERT⁸⁴ et Harald FLOSS⁸⁴

The site of Germolles, Grotte de la Verpillière I, (Saône-et-Loire) was discovered and principally excavated in the pioneering phase of palaeolithic research in France. Since then it has often served as an important reference site for the Late Middle- and Early Upper Palaeolithic in Southern Burgundy. Through shifting paradigms and research focuses, in the latter half of the 20th century, the site had drifted somewhat from the collective consciousness of the scientific community. However, this is not the first time this has happened. After an initial appraisal of the site's merit in the 1870s it was relegated to a secondary status in the late 19th century. Only the critical reevaluation through Henri Breuil in the early 1900s helped Germolles to a second prominence. Here we present an account of the history of scientific reception of the site of Germolles. Particularly, we focus on the work of Henri Breuil, who used the material from Germolles as an argumentative basis that played to the strengths of the site, rather than its shortcomings. Furthermore we outline our approach to the analysis of the recent re-excavation of the site that appreciates the difficult taphonomic circumstances, while highlighting the interpretative potential of an important site at the interface of Neanderthal and early modern human lifeways in Eastern France.

⁸⁴ Université Eberhard Karls de Tübingen, département de Préhistoire et d'écologie du Quaternaire.

À l'ombre de la Roche : redécouverte des plus anciennes occupations de Solutré

Clarisse CHARDOT⁸⁵, Marine MASSOULIE⁸⁶, Erwan VAISSIE⁸⁷, Guillaume GUERIN⁸⁸, Camille DAUJEARD⁸⁹, Pierre MAGNIEZ⁹⁰, Marylène PATOU-MATHIS⁹¹ et Sylvain SORIANO⁹²

En 1866, débutent à Solutré les fouilles d'Adrien Arcelin et Henry Testot-Ferry. Dès les premiers développements de ces recherches, leur écho dans la communauté préhistorique, leur impact sur la connaissance du Paléolithique supérieur et de sa chronologie, et l'aura qui en découle éclipsèrent les découvertes effectuées par H. Testot-Ferry au même moment dans une cavité de Vergisson, localité voisine de Solutré. Ce n'est que plus tard, dans les années 1960, que les travaux de Marcel Jeannet permirent d'attribuer ses occupations au Paléolithique moyen. De même à Solutré, tant A. Arcelin, que l'abbé Breuil ou le Dr. Lucien Mayet, relevèrent au Cros-du-Charnier, dans la Terre-Sève ou la Terre-Souchal, l'existence d'occupations sous-jacentes à l'Aurignacien, minces lignes d'os brûlés, souvent pauvres en silex, désignés comme « foyers profonds » et dont les différentes industries n'ont jamais été séparées.

C'est la mise au point stratigraphique et typologique de Jean Combier, publiée en 1955, qui révéla ces occupations, les plus anciennes de Solutré, attestées par de l'industrie lithique du Paléolithique moyen. Malheureusement, les fouilles de 1968 et 1998 entreprises par J. Combier et une équipe de l'Université du Kansas, n'atteignirent pas ces niveaux d'occupations du pied de la Roche. Les fouilles préventives en 2003-2004, puis plus récemment en 2015-2016, ont, elles, documenté respectivement l'Aurignacien et le Magdalénien moyen.

C'est bien plus bas sur le versant, au-delà du célèbre site, qu'un terrassement pour la construction d'une cave viticole en 1997 révéla en les détruisant, d'épais dépôts de versant renfermant exclusivement des vestiges lithiques et fauniques du Paléolithique moyen. Le mobilier mis au jour fut alors systématiquement collecté dans les déblais. Les résultats de l'étude exhaustive de l'industrie lithique (Massoulié, 2022), tout comme celle en cours de la faune (C. Chardot), nous ont conduits à entreprendre en octobre 2024 un sondage dans ces dépôts de versant, afin de préciser le contexte stratigraphique et chronologique de ces vestiges.

Si l'ombre de la Roche de Solutré et de ses riches occupations du Paléolithique supérieur ont longtemps éclipsé les témoins d'un peuplement plus ancien, nous proposons de les redécouvrir, en exposant les nouvelles recherches sur le site de Solutré-village « Cave Denuziller », qui alimentent notre connaissance des populations néandertaliennes en Mâconnais.

⁸⁵ Département de Saône-et-Loire, musée de Préhistoire de Solutré et UMR 7194 – HNHP.

⁸⁶ UMR 7041 – AN/TET.

⁸⁷ Sarl Paléotime et UMR 7041 – AN/TET.

⁸⁸ UMR 6118 – Géosciences Rennes.

⁸⁹ CNRS et UMR 7194 – HNHP.

⁹⁰ UMR 7269 – LAMPEA.

⁹¹ Muséum national d'Histoire naturelle et UMR 7194 – HNHP.

⁹² CNRS et UMR 7041 – AN/TET.

Levallois, éponyme malgré soi... Nouvelles données et relecture des collections « entre Neuilly et Clichy »

Sophie CLEMENT⁹³, Olivier BAUCHET⁹⁴, Grégory BAYLE⁹⁵, Christine CHAUSSE⁹⁶ et Céline COUS-SOT⁹⁶

Une fouille récente sur la commune de Clichy-la-Garenne (92) a été l'occasion de rechercher les données du XIX^e siècle autour de la commune de Levallois-Perret et de s'interroger sur les critères identifiés à l'époque, la naissance de l'éponyme du concept Levallois (caractéristique des productions lithiques de Néandertal) mais aussi d'éprouver la validité de ces données dans les contextes mieux connus d'aujourd'hui.

Les travaux du baron Haussmann, en partie confiés à Eugène Belgrand, ont déclenché la découverte de plusieurs sites préhistoriques, notamment par Jules Rebourg entre 1859 et 1874. Ces sites ont livré des vestiges lithiques, fauniques et des données stratigraphiques à Neuilly-sur-Seine, Clichy-la-Garenne et Levallois-Perret. Si Levallois a aujourd'hui donné son nom à une méthode de taille de silex identifiable par des critères récurrents et caractéristique de la période du Paléolithique moyen, les collections et références archéologiques proviennent de plusieurs endroits autour de cette ville de bords de Seine.

La fouille de Clichy-la-Garenne, située à 1 km de la rive droite actuelle du fleuve, en plein cœur de ville, a livré des données inédites sur Néandertal au cours de la dernière période glaciaire. Ainsi les différents niveaux stratigraphiques de la plaine alluviale, très bien conservée, ont permis d'établir la datation des dépôts, de documenter l'environnement et le paysage et de préciser la place de cette séquence dans le système d'étagement des nappes alluviales de la vallée de la Seine au Pléistocène. Cette fouille préventive a révélé des vestiges fauniques et lithiques provenant d'au moins 3 niveaux d'occupations distincts et une mise en abyme de l'éponymie, à travers l'identification et la dénomination des terrasses de la vallée de la Seine.

Ces travaux ont été l'occasion de proposer également une relecture des collections anciennes réparties dans plusieurs musées franciliens, aussi bien lithiques - en questionnant les premières identifications de critères récurrents qui ont permis d'identifier certains savoir-faire - que fauniques, à travers un recensement et de nouvelles identifications.

Ces études ont été accompagnées de recherches en archives des données de terrain de l'époque, afin de recontextualiser les lieux de découvertes.

Cette communication propose donc un retour essentiel aux gisements *princeps* afin de mettre en lumière les travaux des premiers « inventeurs », en regard des méthodes et résultats actuels, pour faire dialoguer deux histoires de la Préhistoire, écrites à plus d'un siècle d'écart.

⁹³ Inrap et UMR 7041 – *AnTET*.

⁹⁴ Inrap.

⁹⁵ Inrap et UMR 7324 – *CITERES*.

⁹⁶ Inrap et UMR 8591 – *LGP*.

A *Very Mousterian Century*: Comment l'archéoséquence du Moustier a défini puis déformé notre vision du Paléolithique moyen dans le sud-ouest de la France et au-delà

Brad GRAVINA⁹⁷

Un peu moins de 20 ans après la première utilisation du terme « éponyme » en 1846, du moins en anglais, l'exploration de l'abri classique du Moustier par E. Lartet et H. Christy allait voir le site prêter son nom non seulement à une nouvelle période de la Préhistoire, mais peut-être à l'une des formes les plus étendues géographiquement de la métonymie préhistorique, le Moustérien. Étant donné le poids historique que les sites paléolithiques français ont porté dans les années formatives de la Préhistoire pendant le premier tiers du XX^e siècle en tant que véritable science sociale, ce terme en est venu à décrire la culture matérielle néandertalienne (et parfois celle de l'homme moderne) de l'Altai à la côte atlantique.

Dès sa naissance, le Moustérien a suscité des débats à de multiples niveaux, en particulier sur la définition et l'interprétation de la variabilité dans les industries lithiques au cours de cette période importante de l'évolution humaine. Le site du Moustier jouera à nouveau un rôle décisif : dans les années 1930, les travaux de Denis Peyrony dans l'abri inférieur du Moustier l'amèneront à créer l'un des premiers « faciès » ou « cultures » moustériens, le Moustérien de Tradition Acheuléenne (MTA), étant donné que deux de ses couches ont produit de petits bifaces. Il s'agirait d'une sorte de « double métonymie » - un seul objet emblématique d'une période antérieure, l'Acheuléen, prête son nom à une industrie d'une période postérieure.

De plus, dans les années 1950, François Bordes utilisera principalement les collections lithiques du Moustier pour subdiviser le MTA, en nommant deux autres faciès du Moustérien, le MTA type A et type B. Comme le « Moustérien », ces faciès vont proliférer, toute série produisant des outils bifaciaux pouvant être attribuée au MTA, en France et à l'étranger.

Dans cette contribution, nous revenons brièvement sur l'histoire de la « dénomination » des entités moustériennes sur une géographie relativement large, en commençant par Le Moustier, et nous discutons ensuite des problèmes et des erreurs qui y sont associés. Nous examinons ensuite comment les chercheurs tentent aujourd'hui de sortir du débat « moustérien » qui fait rage depuis les années 1960. À cette fin, les travaux récents sur l'archéoséquence du Moustier sont particulièrement instructifs pour aborder ces questions dans leur contexte historique.

⁹⁷ Musée national de Préhistoire et UMR 5199 – PACEA.

L'Acheuléen et l'illustre gisement méconnu de Saint-Acheul

David HERISSON⁹⁸, Émilie GOVAL⁹⁹, Jean-Luc LOCHT¹⁰⁰, Sophie CLEMENT¹⁰¹ et Louis DE WEYER¹⁰¹

27 avril 1859, dans une carrière de Saint-Acheul, près d'Amiens : au pied d'une coupe verticale, un ouvrier pointe l'emplacement d'une hache antédiluvienne dépassant de graviers alluviaux, sous le regard de son collègue assis sur sa brouette.

Telle est la scène mythique qui fut immortalisée par le photographe accompagnant le géologue anglais Joseph Prestwitch et l'antiquaire numismate John Evans lors de leur voyage dans la vallée de la Somme, au printemps 1859. Ce cliché de Saint-Acheul devient alors la preuve graphique ultime de l'existence d'un homme antédiluvien présentée par Joseph Prestwitch dans deux communications à la Royal Society et à la Société géologique de Londres à son retour. Elles actent définitivement la naissance de la Préhistoire et la quête d'une nouvelle discipline: la préhistoire.

Les dix années suivantes, cette partie inconnue de l'histoire de l'humanité commence à s'écrire et plusieurs propositions de périodisation voient le jour. Celle de Gabriel de Mortillet aura le plus de succès rétrospectivement. En 1872, il propose une classification des diverses périodes de l'Âge de la pierre, en choisissant le gisement d'Amiens-Saint-Acheul comme site éponyme pour dénommer la plus ancienne culture matérielle alors connue : l'Acheuléen. Le quartier de Saint-Acheul est ainsi devenu, et demeure, le lieu emblématique d'une des plus anciennes cultures matérielles connues au monde, caractérisée par un outil iconique, le biface.

Plus d'un siècle et demi plus tard, nous reviendrons sur l'histoire de ce site phare ayant marqué la préhistoire. Nous nous questionnerons sur le paradoxe de ce site éponyme : étiquette internationalement connue et utilisée comme référence pour caractériser des assemblages sur trois continents (Europe, Asie et Afrique) et pourtant méconnu à l'échelle locale. En effet, il semble bien difficile aujourd'hui de donner un emplacement, une collection de référence, un cadre chrono-environnemental précis et une caractérisation technologique des industries lithiques du gisement de Saint-Acheul. Enfin, nous présenterons les travaux et initiatives récentes qui permettent de montrer le potentiel et l'intérêt de revenir travailler sur un des tout premiers, si ce n'est le premier - dans un certain sens - gisement éponyme de la préhistoire.

⁹⁸ CNRS et UMR 7041 – *AnTET*.

⁹⁹ DRAC Hauts de France et UMR 7194 – *HNHP*.

¹⁰⁰ Inrap et UMR 8591 – *LGP*.

¹⁰¹ Inrap et UMR 7041 – *AnTET*.

Le site de Chassey-le-Camp : après l'éponymie ?

Maria LORENZO MARTINEZ¹⁰², Dominique MARCANTONI¹⁰³, Geoffrey LEBLE¹⁰⁴, Camille FERNANDES¹⁰⁵, Jean-Paul THEVENOT¹⁰⁶

Si Chassey-le-Camp est aujourd'hui une référence incontestable en termes de mobilier archéologique, très bien caractérisé par de nombreux travaux, ce qui lui attribue le statut de site éponyme depuis sa découverte ou presque, les aspects concernant l'occupation physique et l'habitat de hauteur dominant la Dheune restent encore méconnus.

En effet, de sa découverte en 1865 par Édouard Flouest et la Sté d'histoire et d'archéologie de Chalon/Saône (Chassey devient ainsi le premier site archéologique de Saône-et-Loire), il en est ressorti de nombreux objets et artefacts entreposés aux musées Vivant-Denon (Chalon-sur-Saône) et Rollin (Autun), déclinant les périodes du Néolithique moyen à l'Antiquité, conformément à la pratique de l'époque visant à rechercher les artefacts afin de documenter les civilisations passées et d'alimenter les collections, voire les cabinets de curiosités. Les fouilles programmées de Jean-Paul Thevenot, de 1969 à 1979 ont permis d'accroître l'intérêt du site au travers des études exhaustives sur sa richesse mobilière du Néolithique moyen. Ces dernières années se sont concentrées sur des études ponctuelles concernant l'occupation physique : ainsi en 2011, Geoffrey Leblé axe son travail de master sur la réévaluation du plateau, avec des structures protohistoriques documentées de manière inédite. D'autre part, en 2019, le passage du LiDAR sur le site et ses environs a ouvert des perspectives qui ne demandent qu'à être exploitées.

L'habitat fortifié de La Redoute, contexte premier de la culture chasséenne, reste peu documenté, voire inconnu, la majorité restant à être fouillée (reste-t-il par ailleurs des vestiges du camp fortifié ?). Seule la reprise d'études permettrait d'intégrer Chassey-le-Camp dans la dynamique des études actuelles sur les enceintes fortifiées du Néolithique moyen, à l'échelle nationale et européenne. Cela permettrait une discussion sur le statut de site éponyme qui s'appliquerait ou non dans toutes les facettes de ce riche site.

Par conséquent, la question est ici posée humblement en tant qu'appel au débat collectif et à un renouveau des recherches sur l'habitat à Chassey-le-Camp.

¹⁰² DRAC Bourgogne-Franche-Comté et UMR 7041 – *ArTET*.

¹⁰³ Municipalité de Chassey-le-Camp

¹⁰⁴ Société Archéodunum et UMR 6566 – *CRéAAH*.

¹⁰⁵ Doctorant, université de Bourgogne, UMR 6298 – *ARTEHIS*.

¹⁰⁶ UMR 6298 – *ARTEHIS*.